

Personne ne s'en soucie

— Arrêtez cet imbécile de gamin ! cria quelqu'un.

La porte du Constellation panaméricain venait de s'ouvrir ; je descendis comme une flèche l'escalier et partis vers l'aérogare d'Idlewild, à New York. C'était le 4 janvier 1955. Le vent glacial me mordait les joues et les oreilles.

Quelques heures plus tôt, mon père m'avait conduit à San Juan, à bord de l'avion, moi, un gosse portoricain de quinze ans, amer et révolté. J'avais été remis à la garde du pilote, avec la recommandation de rester dans l'avion jusqu'à l'arrivée de mon frère Frank. Mais quand la porte s'ouvrit, je sortis le premier, me lançant sauvagement sur le béton de l'aire d'atterrissage.

Trois rangs d'employés de la Compagnie aérienne se mirent à ma poursuite et me coincèrent contre une clôture de chaînes aux grossiers maillons, tout près de la sortie.

Le vent cinglant traversait mon mince vêtement tropical, alors que je cherchais à m'échapper. L'agent de police qui gardait la porte me saisit par le bras. Quant aux employés, ils se hâtèrent de retourner à leur poste.

Pour moi, il s'agissait d'un jeu et je levai les yeux vers le gendarme en souriant.

— Espèce d'idiot portoricain ! Qu'est-ce qui te prend de te comporter ainsi ?

Mon sourire s'éteignit lorsque je perçus dans la voix de l'homme le ton de la haine. Le vent aigu colorait ses joues grasses et remplissait d'eau ses yeux bouffis. De ses lèvres flasques pendait un cigare non allumé. De la haine ! Je la sentais monter en moi comme la houle. La même haine que j'avais ressentie à l'égard de mon père et de ma mère, de mes instituteurs et envers la police de Porto Rico. De la haine !

J'essayai de me libérer en me tortillant, mais le gendarme tenait mon bras comme dans un étau de fer.

— Allons, gamin. Retournons à l'avion !

Je le regardai et crachai contre lui.

— Sale portoricain ! grogna-t-il.

Il relâcha son étreinte et essaya de me saisir à la nuque. Plongeant sous son bras, je me glissai à travers la porte ouverte qui menait à l'aérogare.

Derrière moi, j'entendais des cris et des pas précipités et lourds. Je courus en zigzaguant à travers la foule des passagers se rendant aux portillons d'embarquement. Soudain, j'arrivai dans un immense hall. J'y découvris une sortie, je m'y lançai et me trouvai dans la rue.

Un grand autobus attendait au bord du trottoir, porte ouverte, moteur en marche. Les gens y montaient et je jouai des coudes pour prendre place dans la file. Le conducteur me saisit par le bras et me réclama mon billet. Je haussai les épaules et lui répondis en espagnol. Il m'écarta rudement, trop occupé pour perdre son temps avec un gamin stupide qui comprenait à peine l'anglais. Alors que son attention était retenue par une femme cherchant de la monnaie dans sa bourse, je baissai la tête et me glissai derrière

elle, à travers la porte et dans le bus déjà plein. Jetant un regard par-dessus mon épaule, je m'assurai que le contrôleur n'avait rien vu. Je me frayai un passage à l'arrière de la voiture et m'assis près d'une fenêtre.

Tandis que le bus s'éloignait, j'aperçus le gros agent qui gardait la porte et deux autres policiers sortant de l'aéroport et regardant dans toutes les directions. Je ne résistai pas au plaisir de frapper à la vitre et de leur faire signe. J'avais réussi !

Je m'installai au fond de la banquette, les genoux appuyés au siège qui se trouvait devant moi, et le visage contre la vitre sale de la fenêtre.

L'autobus se frayait un passage vers le centre de la ville, à travers l'intense trafic new-yorkais. Au dehors, la neige et la boue recouvraient rues et trottoirs. Je m'étais toujours imaginé la neige comme un tapis propre et magnifique, couvrant à perte de vue le royaume des fées. Mais celle-ci était terne et sale, telle une bouillie de maïs répugnante.

Ma respiration formait un écran de buée sur la vitre et je m'amusais à y dessiner des arabesques du bout des doigts. Ce monde était totalement différent de celui que je venais de quitter.

Comme un éclair, ma pensée retourna au jour précédent, alors que je me trouvais debout sur la colline devant notre maison. Je me souvins de l'herbe verte, sous mes pieds, émaillée de petites fleurs sauvages. Les champs, en pente douce, descendaient vers le village au-dessous de moi. Je me souvenais de la brise tiède effleurant mes joues et de la chaleur du soleil sur mon dos bronzé.

Porto Rico est un merveilleux pays de lumière et d'enfants aux pieds nus. C'est une région où les hommes ne portent pas de chemise et où les femmes se promènent paresseusement au soleil. On y entend, jour et nuit, le rythme des tambours métalliques et le son cadencé des guitares. C'est un pays de chan-

sons, de fleurs, de gamins rieurs et d'eau bleue étincelante.

Mais c'est également une terre de sorcellerie, de vaudou, de superstitions religieuses et de grande ignorance. La nuit, le bruit des tambours du vaudou descend en roulant des montagnes couronnées de palmiers, tandis que les magiciens s'adonnent à leurs pratiques en offrant des sacrifices et en dansant avec des serpents, à la lueur de feux vacillants.

Mes parents étaient spiritistes. Ils gagnaient leur pain en chassant des démons et, soi-disant, en prenant contact avec l'esprit des défunts. Papa était un des hommes que l'on craignait le plus dans l'île. On l'avait surnommé « le Grand », en raison de sa haute stature (il mesurait un mètre quatre-vingt-cinq) et de ses larges épaules voûtées. Il avait été blessé pendant la seconde guerre mondiale et avait obtenu une pension du gouvernement. La famille se composait de dix-sept garçons et d'une fille ! Après la conflagration internationale, il se tourna vers le spiritisme pour gagner sa vie et celle des siens.

Maman travaillait avec papa comme médium. Notre maison était le quartier général de tous les genres de vaudou, de réunions et de sorcellerie. Des centaines de personnes venaient de tous les points de l'île pour y participer.

De notre grande maison, au sommet de la colline, partait un sentier sinueux qui conduisait au petit village somnolent de Las Piedras, pelotonné dans la vallée. Ses habitants grimpaient le long du chemin à toutes les heures du jour et de la nuit pour venir à la maison du « sorcier ». Ils essayaient de parler à l'esprit de leurs morts, de prendre part à des actes de magie et demandaient à mon père de les délivrer des démons.

Ce dernier était le chef, mais beaucoup d'autres médiums portoricains venaient chez nous et se servaient de notre foyer comme de leur quartier général.

Quelques-uns restaient là pendant des semaines, adjurant les mauvais esprits et chassant les démons.

Dans la chambre principale, il y avait une longue table de séance, autour de laquelle les gens prenaient place, cherchant à communiquer avec les esprits des défunts. Papa était très instruit sur ce sujet, et possédait une bibliothèque sur la magie noire et des livres de sorcellerie qu'on ne trouvait nulle part ailleurs dans l'île.

De bonne heure, un matin, deux hommes amenèrent à la maison une femme tourmentée. Mon frère Gene et moi-même, nous glissâmes hors du lit pour voir à travers les fentes de la porte comment on l'étendait sur la longue table. Son corps se contractait nerveusement et de ses lèvres s'échappaient des gémissements ; les hommes à chaque bout de la table la maintenaient couchée de force. Maman se tenait à ses pieds, les yeux levés vers le plafond, en chantonnant d'étranges paroles. Papa alla à la cuisine et en ramena une petite urne noire dans laquelle il fit brûler de l'encens. Il posa une grosse grenouille verte sur l'estomac de la malade. Ensuite, ayant suspendu l'urne au-dessus de sa tête au moyen d'une petite chaîne, il répandit de la poudre sur le corps agité.

Nous tremblions de peur en entendant les adjurations que notre père adressait aux mauvais esprits, leur ordonnant de quitter le corps de la femme et d'entrer dans celui de la grenouille. Soudain, rejetant sa tête en arrière, la patiente poussa un cri perçant. La grenouille quitta brusquement l'estomac et, par un saut prodigieux, alla s'écraser sur le seuil de la porte. La malade se débattait, puis, échappant à l'étreinte des hommes, roula et tomba pesamment sur le sol. Elle bavait et mordait ses lèvres. Du sang, mêlé d'écume, coulait de sa bouche.

Elle finit par s'apaiser et resta étendue, immobile. Papa la déclara guérie et les hommes le payèrent pour son intervention. Ils soulevèrent la femme,

inconsciente, et l'emportèrent en remerciant mon père à plusieurs reprises et en l'appelant « le grand faiseur de miracles ».

Ma petite enfance s'écoula pleine de terreurs et de ressentiments. La famille étant nombreuse, peu d'attention était donnée à chacun de nous individuellement. J'éprouvais de la rancune envers mes parents et j'étais effrayé par les actes de sorcellerie qui se reproduisaient chaque nuit sous notre toit.

Au cours de l'été qui précéda mon entrée à l'école, papa m'enferma dans le colombier. Il m'avait surpris, un soir tard, au moment où je volais de l'argent dans la bourse de maman. J'essayai de m'enfuir, mais il me saisit par la nuque.

— Tu ne peux pas échapper, gamin. Tu paieras le prix de ton larcin !

— Je te hais ! lui criai-je.

Il me souleva de terre et me secoua sans pitié.

— Je vais t'apprendre à parler ainsi à ton père !

Et me prenant sous son bras, comme un sac de blé, il traversa à grandes enjambées la cour obscure pour me conduire au colombier. Je l'entendis manier maladroitement la serrure en ouvrant la porte.

— Dedans ! Tu resteras ici, avec les oiseaux, jusqu'à ce que tu aies appris ta leçon.

Il me poussa à l'intérieur et ferma derrière lui, m'abandonnant dans la plus complète obscurité ; sa voix assourdie me parvint à travers les fentes des murs :

— Et pas de dîner !

J'écoutai le bruit de ses pas qui s'éloignaient sur le chemin de la maison. J'étais pétrifié de terreur. Fou de colère, je martelais la porte de mes poings serrés, et lui donnais des coups de pied en hurlant. Soudain, le colombier s'emplit d'un battement d'ailes sauvage, les oiseaux effrayés se jetèrent sur moi. Je couvris mon visage de mes mains et criai hystériquement ; les colombes affolées s'écrasaient contre les

parois et me picotaient féroce­ment les joues et la nuque. Je m'effondrai sur le sol immonde, cachant ma tête dans mes bras pour essayer de protéger mes yeux et de ne plus entendre le claquement redoublé des ailes au-dessus de moi.

Une éternité s'était écoulée, me semblait-il, lorsque la porte s'ouvrit. Papa me dressa brusquement sur mes pieds et me traîna dans la cour.

— La prochaine fois, tu te souviendras qu'il ne faut pas voler, ni résister quand on t'attrape ! dit-il rudement. Maintenant, va te laver et au lit !

A force de pleurer, cette nuit-là, je m'endormis rêvant d'oiseaux battant de leurs ailes mon corps meurtri.

Mes ressentiments à l'égard de papa et maman réapparurent l'année suivante quand je dus aller à l'école. Je haïssais toute autorité. Puis, à l'âge de huit ans, je m'insurgeai contre mes parents. Ce fut lors d'un ardent après-midi d'été. Ma mère et plusieurs médiums étaient assis à la grande table, dans la salle de séjour, buvant du café. J'étais fatigué de jouer avec mon frère et j'entrai dans la chambre en faisant sauter une petite balle sur le plancher et la rattrapant dans ma main. Une des femmes dit à maman :

— Votre Nicky est un gentil garçon. Je suis sûre que vous êtes très fière de lui !

Ma mère me regarda durement et se mit à se balancer, en avant et en arrière, dans son fauteuil. Ses pupilles roulaient dans leurs orbites jusqu'à ce que l'on n'en vit plus que le blanc. Elle tenait ses bras tendus devant elle sur la table. Ses doigts se raidirent et tremblèrent quand elle éleva lentement ses mains au-dessus de sa tête et commença à parler comme si elle chantonnait :

— Il... n'est... pas mon fils... Non, pas Nicky. Il n'a jamais été à moi... non, il n'est pas à moi... Il est l'enfant du plus grand des sorciers, Lucifer. Non !

pas le mien ! pas le mien ! Fils de Satan, enfant du Diable !

Je lâchai la balle qui roula à travers la salle. Je reculai lentement vers la paroi, pendant que maman se trouvait encore en transe et qu'elle chantait toujours d'une voix ascendante et descendante.

— Non ! pas le mien ! pas à moi ! La main de Lucifer est sur sa vie... le doigt de Satan a touché son existence... le doigt de Satan a touché son âme... la marque de la bête est sur son cœur... non ! il n'est pas à moi ! Pas à moi !

Je l'observai et je vis des larmes perler sur ses joues. Brusquement, elle se retourna vers moi, les yeux tout grands ouverts et d'une voix perçante s'écria :

— Va-t'en ! Démon ! Laisse-moi tranquille ; laisse-moi, Démon. Va-t'en ! Va-t'en !

Affolé, je courus dans ma chambre et me jetai sur mon lit. Les pensées affluaient à mon esprit, telles des rivières tumultueuses dans une gorge étroite. « Pas son enfant... le fils de Satan, pas d'amour pour moi... Personne ne s'en soucie ! Personne ne prend soin de moi ! »

Puis les larmes se mirent à couler et je commençai à crier et à gémir. La douleur, dans ma poitrine, était insupportable et je battis mon matelas avec mes poings jusqu'à l'épuisement.

L'ancienne haine se mit à sourdre au-dedans de moi. Elle consumait rapidement mon âme, comme un raz de marée submergeant un récif de coraux. Je haïssais ma mère. Oh ! mon Dieu, quelle haine je ressentais ! Je voulais lui faire du mal, la torturer, me venger. J'ouvris la porte d'un coup et parcourus la salle en criant d'une voix perçante.

Les femmes étaient encore auprès de maman. Je me blessai les mains en frappant de toutes mes forces sur la table, tout en hurlant. J'étais tellement imbu de haine que je bégayais et trébuchais sur les mots :

— Je... je... je te hais !

Je menaçai maman d'un doigt qui tremblait et je criai :

— Tu me le payeras ! Tu verras !

Deux de mes plus jeunes frères se tenaient pleins de curiosité sur le seuil de la porte ; je les poussai de côté et partis en courant dans la cour. Je descendis quelques marches et rampai ensuite jusqu'à un endroit, sombre et frais, situé au-dessous du porche où j'avais trouvé maintes fois un refuge. Accroupi sous l'escalier, dans la saleté réduite en poussière, j'entendais les femmes rire entre elles et, par-dessus toutes les voix, à travers le plancher, je percevais celle de ma mère :

— Vous voyez bien ! Je vous l'avais dit : c'est le fils de Satan !

Quelle haine j'éprouvais à son égard ! J'aurais voulu la détruire, mais je ne savais pas comment. Je battais la poussière de mes poings crispés et pleurais de frustration, tout mon corps secoué par de convulsifs sanglots.

— Je te hais ! Je te hais ! répétais-je, mais personne n'entendait ! Personne ne se souciait de moi ! Dans mon désespoir, je saisissais la terre molle à pleines mains et, dans ma furie, la jetais de tous les côtés. Elle retombait sur mon visage et laissait des traces boueuses le long de mes joues.

Peu à peu, ma fureur s'apaisa et je restai assis silencieusement. Sur le côté de la cour, j'entendais jouer les enfants. L'un des plus jeunes garçons entonna une chanson sur les oiseaux et les papillons, mais moi, je me sentais abandonné et solitaire. Torturé par la haine et le désir de persécution, obsédé par la peur, j'entendis que l'on fermait la porte du colombier ; mon père, à pas lourds, montait l'escalier. Il s'arrêta et regarda dans l'ombre, à travers les fentes des marches de bois.

— Que fais-tu là en bas, gamin ?

Je ne répondis pas dans l'espoir qu'il ne me reconnaîtrait pas. Il haussa les épaules et continua à monter, laissant finalement la porte de treillis métallique claquer derrière lui.

— Personne ne se soucie de moi, pensai-je.

Je percevais, venant de la maison, les rires des femmes auxquels s'ajoutait la voix de basse profonde de mon père. Je savais que tous se moquaient encore de moi. Des vagues d'aversion m'inondaient à nouveau. Les larmes recommencèrent à couler sur mon visage et, une fois de plus, je me mis à hurler.

— Je te hais, maman ! Je te hais ! Je te hais !

Le vide, au-dessous de la maison, me renvoya l'écho de ma voix irritée. Dans un état d'extrême émotion, je m'affaissai sur le dos, dans les ordures où je me roulai plusieurs fois jusqu'à être couvert de poussière. Épuisé, je fermai les yeux et tombai enfin dans un sommeil agité.

Le soleil avait déjà disparu dans la mer quand je m'éveillai et rampai hors du soubassement. Le sable grinçait entre mes dents et mon corps était comme plaqué d'immondices. Les grenouilles coassaient, les grillons chantaient et je sentais l'humidité de la rosée sur mes pieds nus.

Papa ouvrit la porte et un rayon de lumière se posa sur moi alors que je me tenais au pied de l'escalier.

— Sale gosse ! me cria-t-il. Qu'as-tu fait si longtemps dans ce soubassement ? Regarde-toi ? Nous ne voulons pas de porcs par ici ! Va te laver et viens manger.

J'obéis. Mais, tout en lavant mon corps à la pompe, je savais que désormais je haïrais toujours. Je savais que jamais plus je n'aimerais quelqu'un. Et je sus aussi que jamais plus je ne pleurerais... jamais plus !

Pour le fils de Satan : peur, saleté et haine ! J'avais commencé à courir, comme disait papa.

* * *

C'est une tradition, dans de nombreuses familles portoricaines, d'envoyer leurs enfants à New York quand ils atteignent l'âge de prendre soin d'eux-mêmes. Déjà six de mes frères aînés avaient quitté l'île pour s'établir à New York. Tous étaient mariés et essayaient de se créer une nouvelle vie de famille.

Mais j'étais encore trop jeune pour partir. Pendant les cinq années qui suivirent, mes parents se rendirent compte que je ne pouvais pas non plus rester à Porto Rico. J'étais devenu un élève rebelle, toujours en train de me battre et surtout avec de plus jeunes que moi. Un jour, après avoir frappé une fillette à la tête avec une grosse pierre, je restai là à regarder fixement le sang qui suintait à travers ses cheveux. La petite fille hurlait, pleurait et je riais en l'observant.

Ce soir-là, mon père me frappa au visage, jusqu'à ce que le sang jaillisse de ma bouche. Il criait :

— Sang pour sang !

J'achetai une petite arme pour tuer les oiseaux. Je n'étais pas seulement satisfait de les faire mourir, j'aimais mutiler leurs corps. Mes frères s'éloignaient de moi à cause de ma cruauté.

Lors de ma huitième année d'école, je me battis avec mon maître d'atelier. C'était un homme mince et de haute taille qui aimait siffler quand passaient des dames pour attirer leur attention. Un jour, en classe, je le traitai de « nègre ». Le silence emplit la salle et les garçons se retirèrent parmi les machines, flairant de la tension dans l'air.

Le maître s'approcha du tour où je travaillais.

— Tu es tout de même un drôle de gars !

— Je regrette, nègre, je n'ai pas envie d'être drôle !

Avant que j'eusse fait un geste, il me frappa de son long bras osseux et je sentis, sous le coup sauvage, la chair de mes lèvres s'écraser contre mes dents. Le sang coulait dans ma bouche et le long de mon menton.

Je m'avançai vers lui, les bras étendus. Il était un homme fait et je ne pesais pas cinquante kilos, mais j'étais rempli de haine et le sang mit le feu à la poudre. Il me repoussa en mettant sa main sur mon front et en m'écartant de son bras alors qu'impuisant, je battais l'air de mes poings.

Comprenant ma situation désespérée, je reculai. Je lui criai :

— Vous avez réussi, cette fois, nègre ! Je vais au commissariat de police. Attendez et vous verrez !

Et je quittai la classe en courant. Il me suivit en m'appelant :

— Arrête ! Je regrette !

Mais j'étais déjà loin.

Je n'allai pas à la police, mais je me rendis auprès de papa pour lui dire que le maître avait voulu me tuer. Il était furieux. Il entra dans la maison, en ressortit avec son grand revolver fixé dans sa ceinture.

— Allons-y, fiston. C'est moi qui vais tuer cette brute !

Nous partîmes pour l'école. J'avais de la peine à suivre ses grandes enjambées et courais derrière lui. Mon cœur bondissait à l'idée de voir l'instituteur ramper sous la fureur de mon père.

Mais il n'était pas dans la classe.

— Attends-moi ici, dit papa. Je vais parler au directeur et aller au fond de cette affaire.

Cela m'ennuyait, mais j'attendis.

Mon père resta longtemps dans le bureau du principal. Quand il en sortit, il vint rapidement vers moi et, me saisissant par le bras, me dit :

— Très bien, garçon. Tu as quelques explications à me donner. Rentrons à la maison !

Une fois de plus nous traversâmes le petit village et suivîmes le sentier qui menait chez nous. Il me tirait derrière lui, me tenant par le bras.

— Infâme menteur ! me dit-il devant la maison.

Il leva le bras pour me frapper, mais je m'échappai et descendis le sentier en courant.

— C'est ça ! Cours, baby, cours ! cria-t-il. Tu reviendras à la maison et alors je te fouetterai !

Je retournai à la maison, mais ce fut trois jours plus tard. Les policiers me cueillirent alors que je marchais sur la route qui conduisait vers les montagnes, à l'intérieur du pays. Je les suppliai de me laisser aller, mais ils me ramenèrent à mon père. Et il accomplit fidèlement la promesse qu'il m'avait faite.

Je savais que je m'échapperais encore. Et encore ! Et que je courrais et courrais jusqu'à ce que je sois si loin, si loin, que personne ne pourrait jamais me ramener à la maison. Durant les deux ans qui suivirent, je pris la fuite cinq fois. La police me retrouva toujours et me ramena chez moi. Finalement, désespérés, mes parents écrivirent à mon frère Frank pour lui demander s'il me permettrait d'aller à New York vivre avec lui. Frank fut d'accord et papa entreprit les démarches pour mon voyage.

Le matin de mon départ, les enfants se mirent en rang devant le porche. Maman me serra dans ses bras. Des larmes remplissaient ses yeux ; elle essaya de parler, mais ne put pas prononcer un mot. J'étais absolument indifférent à son égard. Soulevant ma petite valise d'un air maussade, je tournai le dos à la compagnie et me dirigeai vers la vieille voiture d'occasion où mon père m'attendait. Pas une seule fois je ne regardai en arrière.

Le voyage jusqu'à l'aéroport de San Juan est de quarante-cinq minutes. Arrivé là, papa me remit mon billet et me glissa dix dollars dans la main.

— Téléphone à Frank dès que tu débarqueras à New York, me dit-il. Le pilote prendra soin de toi jusqu'à son arrivée.

Il se tenait là, debout, me dominant de sa haute stature. Il me regarda un long moment, sa tignasse de

cheveux gris ondulés agitée par la brise tiède. Je devais lui paraître bien petit et pathétique alors que j'étais là près de la grille avec ma valise. Sa lèvre inférieure trembla quand il étendit la main pour prendre la mienne. Puis, soudain, il enveloppa mon corps frêle de ses longs bras et me serra contre lui. Je l'entendis sangloter mais une seule fois :

— Hijo mío ! (mon fils !)

Me libérant de son étreinte, il dit rapidement :

— Sois un bon garçon, petit oiseau !

Je fis demi-tour et franchis en courant l'escalier de l'immense avion. Je m'assis près d'un hublot. Je voyais dehors la silhouette solitaire de mon père, « le Grand », tout près de la barrière. Il leva la main comme pour me faire un signe, mais, gêné, il se détourna et rejoignit rapidement la vieille voiture.

Quel nom m'avait-il donné ? « Petit oiseau ». Je me souvins alors d'un moment particulier, il y avait si longtemps de cela, où, sur les marches du porche, papa m'avait appelé ainsi.

Il était assis dans une chaise à bascule, sur la véranda, fumant sa pipe ; il me parlait d'un oiseau, devenu légendaire à Porto Rico, qui n'avait pas de pattes et était dans l'obligation de voler sans cesse. Papa baissa les yeux vers moi et dit tristement :

— C'est comme toi, Nicky. Tu es un agité. Comme un petit oiseau, tu courras toujours çà et là.

Il secoua lentement la tête et regarda vers le ciel, lançant la fumée de sa pipe vers les pampres de la vigne qui festonnaient le toit du porche.

— L'oiseau est menu et très léger. Il ne pèse pas plus qu'une plume et se sert des courants de l'air pour se déplacer. Il dort dans le vent. Toujours en vol, il échappe aux faucons, aux aigles, aux hiboux, aux oiseaux de proie. Il se cache en se maintenant entre eux et le soleil. S'ils volent au-dessus de lui, ils peuvent l'apercevoir contre l'écran de la terre sombre. Mais ses petites ailes sont transparentes comme l'eau

claire de la lagune. Tant qu'il reste haut dans le ciel, ils ne peuvent pas le voir. Il ne se repose jamais.

Papa appuya son dos contre la chaise et lança des volutes bleues dans l'air frais.

— Mais comment se nourrit-il ? lui demandai-je.

— Il se nourrit en vol, répondit mon père.

Il parlait lentement comme s'il voyait la minuscule créature.

— Il attrape des insectes et des papillons. Il n'a pas de jambes, pas de pattes, il est toujours en mouvement.

J'étais fasciné par l'histoire :

— Mais que se passe-t-il quand le temps est sombre ? lui demandai-je. Et quand le soleil ne brille pas ? Comment peut-il alors échapper à ses ennemis ?

Papa répondit :

— Par temps gris, Nicky, il vole si haut que personne ne l'aperçoit. La seule occasion où il cesse de voler, de courir, la seule fois où il prend contact avec la terre, c'est pour mourir. Car s'il touche terre, il ne peut plus jamais reprendre son vol.

Papa me donna une petite claque amicale et m'envoya jouer.

— Va maintenant, petit oiseau. Cours et vole ! Ton papa t'appellera quand viendra le moment de ne plus t'échapper.

Je partis en gambadant à travers les champs, agitant mes bras comme un oiseau prenant son envol. Mais, je ne sais pour quelle raison, je ne pus jamais gagner assez de vitesse pour m'envoler.

Les moteurs de l'avion se mirent à tousser, à lancer de la fumée noire et, finalement, à vrombir. Enfin, moi aussi, j'allais m'envoler... j'allais partir !

* * *

Après une secousse, le bus s'arrêta. Au dehors les lumières et les enseignes multicolores scintillaient et clignotaient dans l'obscurité glaciale. L'homme, assis

en face de moi, se leva pour descendre. Je le suivis et sortis à l'arrière. Les portes se refermèrent derrière moi et le bus quitta le trottoir. Je me trouvais seul au milieu de huit millions d'êtres humains.

J'enlevai une poignée de neige souillée et brossai la croûte du dessus. Et là, je la vis, cette neige étincelante de blancheur pure. Je désirais la porter à ma bouche et m'en nourrir mais, en l'observant, j'aperçus de petites taches noires sur la surface. Soudain, je compris que l'air était saturé de la suie qui s'échappait des cheminées et la neige prenait l'apparence d'un fromage saupoudré de poivre noir. Je jetai donc ce que j'avais en main. J'étais libre et pendant deux jours j'errai à travers la cité. Dans une impasse, je trouvai un vieux manteau que l'on avait jeté sur une poubelle. Les manches couvraient mes mains et l'ourlet traînait sur le sol. Les boutons en avaient été arrachés et les poches déchirées, mais il me tenait chaud. Cette nuit-là, je dormis dans un passage souterrain du métropolitain, recroquevillé sur un banc.

Vers la fin de la seconde journée, l'excitation s'était dissipée. J'avais faim et froid. Par deux fois j'essayai de parler avec des gens et de leur demander leur aide. Le premier passant m'ignora tout simplement. Il suivit son chemin comme si je n'avais pas été là. Quant au second, il me poussa contre le mur :

— Fiche-moi le camp ! Espèce de sale portoricain ! Ne me touche pas avec tes mains grasses !

J'avais peur. J'essayais d'empêcher la panique de me saisir et de monter de mon estomac à ma gorge. Je continuai à parcourir les rues, le long manteau traînant sur le trottoir, ma petite valise à la main. Les gens se mouvaient autour de moi et se retournaient pour me regarder, mais personne ne semblait s'intéresser. Ils regardaient seulement et continuaient leur route.

Je dépensai les dix dollars que papa m'avait donnés. J'entrai dans un petit restaurant et comman-

dai un « hot-dog » en montrant une image suspendue au-dessus du comptoir graisseux. Je l'avalai rapidement et en demandai un second. L'homme au comptoir secoua la tête et tendit la main vers moi. Je cherchai dans ma poche et en sortis le billet de dix dollars, soigneusement plié. Essuyant ses mains à un linge, il déplia le billet, l'étira à plusieurs reprises et le glissa dans la poche de son tablier malpropre. Après quoi, il m'apporta un autre « hot-dog » et un bol de bouillon. Quand j'eus terminé, je le cherchai, mais il avait disparu dans la cuisine. Ramassant mon sac, je retournai dans la rue froide. Je venais de faire ma première expérience avec certaines entreprises américaines. Mais comment aurais-je pu savoir que les « hot-dog » ne coûtaient pas cinq dollars la pièce en Amérique ?

M'éloignant le long de la rue, je m'arrêtai devant une église. Une lourde grille de fer avait été posée devant les portes d'entrée et elle était fermée par une chaîne et un cadenas. Je restai là, debout, devant le bâtiment de pierre grise, regardant en haut vers le clocher qui se dressait dans le ciel. Les murs de pierre froide et les vitraux sombres semblaient se blottir à la recherche de protection, derrière la clôture de fer. La statue d'un homme au visage aimable et aux yeux tristes se voyait clairement à travers la grille. Ses bras tendus étaient couverts de neige. Mais il était enfermé d'un côté, et moi, je l'étais de l'autre.

Je me remis à marcher, en traînant les pieds, tout le long de la rue... avançant... avançant toujours.

La panique s'installait de nouveau en moi. Il était presque minuit et je tremblais, non seulement de froid, mais aussi de peur. J'espérais toujours que quelqu'un s'arrêterait et me demanderait si j'avais besoin de son aide. Je ne sais pas, d'ailleurs, ce que j'aurais dit si l'on m'avait offert du secours. Mais j'étais esseulé. J'avais peur. J'étais perdu.

La foule pressée passait sans cesse et me laissait

dans l'abandon. Je n'avais jamais pensé qu'on pouvait être seul, absolument seul, parmi un million d'êtres humains. Pour moi, l'isolement c'était le fait d'être perdu dans les bois ou sur une île déserte. Mais celle-ci était la plus terrible des solitudes. Je vis des personnes portant des travestis qui rentraient du théâtre... des vieillards vendant des journaux et des fruits dans de petites baraques ouvertes toute la nuit... des agents de l'ordre patrouillant deux par deux... les trottoirs étaient bondés de gens affairés. Mais en observant leurs visages, j'eus l'impression qu'eux aussi paraissaient terriblement solitaires. Aucun ne riait. Aucun ne souriait. Tous se hâtaient.

Je m'assis au bord du trottoir et ouvris ma petite valise. Il y avait à l'intérieur un morceau de papier plié, où maman avait inscrit le numéro de téléphone de Frank. Tout à coup, je sentis quelque chose me pousser dans le dos. C'était un vieux chien hérissé qui flairait le gros manteau drapé autour de ma mince silhouette. Je passai mon bras autour de son cou et l'attirai près de moi. Il lécha mes joues tandis que j'enfouissais ma tête dans sa fourrure galeuse.

Je ne sais combien de temps je restai là, tremblant et caressant le chien. Mais, lorsque je levai les yeux, je vis les pieds et les jambes de deux agents de police. Leurs bottes de caoutchouc étaient mouillées et boueuses. Le chien galeux, pressentant quelque danger, était parti comme une flèche vers une ruelle voisine.

L'un des agents me donna un petit coup sur l'épaule avec son bâton.

— Que fais-tu assis là au milieu de la nuit ? me demanda-t-il. Son visage me paraissait à des lieues au-dessus de moi. Laborieusement, j'essayai de lui expliquer, dans mon mauvais anglais, que je m'étais perdu. L'un parla à voix basse à l'autre et s'en alla. Celui qui était resté s'agenouilla près de moi sur le trottoir fangeux.

— Puis-je t'aider, mon gars ?

Je fis un signe affirmatif et lui montrai le bout de papier qui portait le nom de Frank et son numéro de téléphone.

— Frère, lui dis-je.

Il secoua la tête en regardant le griffonnage.

— Est-ce là que tu demeures ?

Je ne savais comment lui répondre et je répétai : frère ! Il fit un signe de tête, me mit sur mes pieds et nous partîmes vers une cabine téléphonique derrière un kiosque à journaux.

Il chercha dans sa poche, en retira de la monnaie et fit le numéro. Quand la voix endormie de Frank répondit, il me tendit le récepteur. Moins d'une heure plus tard je me trouvais en sécurité dans l'appartement de Frank.

La soupe chaude que l'on me servit me parut excellente et le lit propre était confortable. Le lendemain matin, Frank m'expliqua que je resterais avec lui, qu'il prendrait soin de moi et m'enverrait à l'école. Mais, au-dedans de moi quelque chose me disait que je ne resterais jamais là. J'avais commencé à courir par le monde et rien ne m'arrêterait plus.